

Pour tout l'or de Bornéo

Plongée au cœur de la forêt de l'île du Sud-Est asiatique, que des bûcherons exploitent dans des conditions extrêmes, pour eux autant que pour la faune et la flore.

CLAIRE BOMMELAER
cbommelaer@lefigaro.fr

L'île de Bornéo, dont les deux tiers appartiennent à l'Indonésie, recèle de nombreuses richesses naturelles, dont de l'or, du fer, du pétrole, du charbon et, bien sûr, des bois précieux.

Âgée de 140 millions d'années, sa forêt fait l'objet d'une exploitation intense et incroyable depuis des dizaines d'années. En vingt ans, l'île a perdu 85% de sa forêt primaire, soit l'équivalent des deux tiers de la surface de la France!

La série documentaire de France 5, *Les Routes de l'impossible*, nous emmène ce mardi au cœur de ce monde retiré et impénétrable pour le commun des mortels. Les équipes suivent ainsi un ballet de camions, sous la houlette Youssouf ou d'Eco, un vétérinaire de la conduite de poids lourds connu « pour sa prudence légendaire ».

Bien payé, environ trois fois le salaire moyen de l'île, le travail consistant à transformer du bois est en effet dangereux et s'exerce dans des conditions extrêmes – ce que parvient très bien à nous faire toucher du doigt le réalisateur, Alexandre Dereims. L'immense forêt est un « enfer vert », avec une température atteignant 36°C et un taux d'humidité proche de 100%.

« Le danger fait partie de mon travail », admet un conducteur. Les routes, on le devine, sont souvent impraticables à cause de la boue. Les torrents de pluie obligent parfois les ouvriers à s'arrêter plusieurs jours, espérant que « la colère des dieux » ne durera pas trop longtemps : les jours chômés, ils ne touchent que la moitié de leur paie. Il faut aller



20.50

Sur l'île de Bornéo, les camions des compagnies d'exploitation forestière doivent parfois rouler au bord des précipices. Si les freins lâchent, le conducteur n'a que quelques secondes pour sauter.

sans cesse plus loin, s'enfoncer sur des chemins de terre pour trouver de quoi vivre.

Les ressources naturelles s'épuisent

Même chasser des oiseaux pour les vendre sur le bord de la route coûte de plus en plus cher et est de plus en plus aléatoire. Les chasseurs montent des perches, en tentant d'atteindre les cimes... tandis que le vacarme des tronçonneuses fait fuir les oiseaux, un peu plus bas dans la jungle. Après trois jours de pluie, Youssouf et Eco accélèrent la coupe du bois : ils veulent rattraper le temps (et le salaire) perdu. Cet arbre, qui grandit d'un centimètre par an, a mis des millé-

naires pour atteindre sa taille. Le voilà à terre. On le surnomme *ironwood* (le bois-de-fer) tant sa dureté donne du fil à retordre aux hommes. Le poids entraîne ensuite le bulldozer vers le ravin, et il faut batailler. L'arbre finira en planches de contreplaqué, ainsi que les dix tonnes (!) prélevées. Parfois, les camions roulent au bord de précipices. Si les freins lâchent, il faut sauter en quelques secondes.

Plus loin, dans l'archipel de Derawan, un atoll corallien, des pêcheurs comme Raouf – un gitan de la mer – tentent aussi de survivre. Raouf plonge pour attraper de gros poissons, qu'il vend 70 centimes. Seules sont protégées les tortues, considérées comme des emblèmes de l'île. Le

pêcheur persévère, nageant au milieu des méduses. Comme les bûcherons, il pense à sa famille. « Nous rêvons de nous constituer un capital pour nous en sortir », expliquent-ils tous.

Mais l'exploitation à outrance est une course perdue d'avance : les ressources naturelles s'épuisent. « À l'école, on nous a appris à ne pas couper la forêt, mais que faire ? » disent les bûcherons. Des plantations d'huile de palme prennent le relais des forêts d'espèces rares. Et le mouvement se poursuit. Timidement, quelques-uns plaident désormais pour un moratoire écologique. Il y va de la survie de leurs enfants, ceux-là mêmes pour qui les ouvriers triment aujourd'hui dans des conditions difficiles. ■